Alain ARRAULT, *A History of Cultic Images in China. The Domestic Statuary of Hunan*

Traduit du français par Lina Verchery. Hong Kong, Paris, The Chinese University of Hong Kong Press, École française d'Extrême-Orient, 2020, 188 p.

Benoît Vermander

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/63864>

DOI : 10.4000/assr.63864

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021

Pagination : 156-158

ISBN : 9782713228735

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Benoît Vermander, « Alain ARRAULT, *A History of Cultic Images in China. The Domestic Statuary of Hunan* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/63864> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.63864>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Alain ARRAULT, *A History of Cultic Images in China. The Domestic Statuary of Hunan*

Traduit du français par Lina Verchery. Hong Kong, Paris, The Chinese University of Hong Kong Press, École française d'Extrême-Orient, 2020, 188 p.

Benoît Vermander

RÉFÉRENCE

Alain ARRAULT, *A History of Cultic Images in China. The Domestic Statuary of Hunan*. Traduit du français par Lina Verchery. Hong Kong, Paris, The Chinese University of Hong Kong Press, École française d'Extrême-Orient, 2020, 188 p.

- 1 La publication de cet ouvrage avait été précédée par un numéro spécial des *Cahiers d'Extrême-Asie* (19, 2010) consacré aux expressions religieuses de la région centrale du Hunan, numéro qui comprenait notamment un long article d'Alain Arrault, par ailleurs éditeur du volume, sur « la société locale vue à travers la statuaire domestique du Hunan ». Ce livre reprend et élargit considérablement les recherches alors collationnées, et, même s'il est d'abord une présentation détaillée du matériau collecté, prend les dimensions d'une véritable sociologie des statuettes religieuses.
- 2 L'ouvrage débute avec un (trop) rapide aperçu des questions concernant l'iconologie religieuse en Chine ancienne (on aurait aimé voir mentionnées les recherches sur les bannières funéraires). Il se centre très vite sur le champ de la statuaire, dont le développement est rapporté à l'introduction du bouddhisme en Chine puis à son influence sur le culte taoïste. L'appareil discursif, liturgique et matériel entourant la production tant des images que des cultes à elles associés se mit en place sur une distance de plusieurs siècles, et se trouva être plus ou moins stabilisé vers la fin du premier millénaire de notre ère. N'en subsista pas moins une tension entre la *tablette*

(vecteur de l'hommage rendu au Maître, à l'Ancêtre ou à l'Empereur) et l'*image*, cette dernière souvent exhibée publiquement.

- 3 Les trois collections ici examinées rassemblent un peu plus de trois mille statuettes, réalisées entre le XVI^e et le XX^e siècle. Dans un peu moins de 50 % des cas, les certificats de consécration (*yizhi*) cachés dans les statuettes (ces certificats constituent une caractéristique régionale) ou bien des inscriptions complémentaires livrent de précieux détails sur l'origine des œuvres. La grande majorité des pièces provient du centre et du nord-est du Hunan, une région assimilée à la « culture de Meishan ». La caractérisation de cette culture reste problématique, même si elle est généralement rapportée à une assimilation à l'Empire chinois comparativement tardive et difficile.
- 4 La plupart des statues sont hautes d'environ 20 cm, confirmant leur appartenance à une statuaire domestique (maisonnées rassemblant habituellement trois générations), une minorité de pièces plus considérables provenant vraisemblablement de temples. 20 % environ des pièces représentent des divinités appartenant au panthéon chinois dans son ensemble, taoïste ou bouddhiste, le dieu et la déesse de la cuisine, suivis de Guanyin, constituant les occurrences les plus nombreuses. On ne s'étonnera pas que les certificats de consécration confirment que la dévotion rendue à Guanyin est essentiellement féminine. Le dieu du Pic du Sud (*Nanyue shengdi*), qu'on peut assimiler à la divinité tutélaire de la province, est lui aussi très présent. Le sont pareillement Guan Yu, le maréchal Zhao, Lu Ban (patron des constructeurs), le dieu du tonnerre ou le dieu de la médecine (*Yaowang*). Le panthéon national est complété par un certain nombre de divinités locales – pas toujours faciles à distinguer des catégories formées par Ancêtres et Maîtres (voir plus bas) – auxquelles sont attribuées des fonctions spécifiques, telle la protection des chasseurs (dans la région étudiée, Zhang Wulang, déité très populaire au Hunan, s'est vu attribué ce rôle).
- 5 La catégorie des ancêtres est bien représentée, malgré les discours qui, surtout à partir de la fin des Ming, stigmatisent pareilles représentations, et elle couvre toute la distance qui sépare l'ancêtre à l'origine d'un clan aux parents immédiats (alors même que le culte familial est généralement restreint aux quatre dernières générations). Dans de nombreux cas, les détails iconographiques révèlent que l'ancêtre a été ordonné, c'est-à-dire intronisé au rang de « maître » taoïste, chamanique et/ou bouddhiste (ou à l'une des pratiques « magiques » contrôlées par les *wu*, *sorcerers* traduit A. Arrault), ordination effectuée de leur vivant (parfois vers la fin de leur existence terrestre) ou post-mortem. L'enregistrement fréquent de pareilles ordinations montre à la fois l'importance de la pratique de l'initiation pour toute une gamme d'activités propres à la société locale et la volonté probable de faciliter le passage des défunts dans l'autre monde au travers de leur inclusion dans une bureaucratie céleste, même à une humble place. Les « maîtres » (*shi* ou *zhu*, selon les contextes) sont parfois difficilement séparables des divinités locales protectrices de guilde ou des Ancêtres ordonnés. Les « maîtres de famille » (*jiazhu*) correspondent à des ancêtres qui, sans être les fondateurs du lignage, sont remarquables par le *mana* qu'ils ont transmis à leur descendance, et dont l'influence peut être partagée par tout un voisinage, lequel les inclura alors dans sa pratique dévotionnelle (ils deviennent alors aussi des *dizhu*, des « maîtres locaux »). Les maîtres comprennent aussi ceux qui ont initié les membres de la famille à tel art de facture directement ou indirectement religieuse (exorcismes, divination, mais aussi art des charpentiers, chasseurs ou sages-femmes...); l'initiation peut être d'abord de nature religieuse, et alors on parle de « maîtres d'initiation » (*dushi*) ou technique,

auquel cas l'appellation *shifu* est la plus fréquente. On trouve aussi quelques cas dans lesquelles des statues sont créées et consacrées du vivant de la personne représentée, peut-être dans le but de modifier une destinée dont on craignait qu'elle s'avérât funeste, suggère l'auteur (p. 98-100).

- 6 Qu'on parle de divinité locale ou de maître, la représentation de ces derniers et le certificat qui l'accompagne livrent des détails précieux sur les lignages spirituels. Très rares sont les statuettes dédiées à un maître présenté explicitement comme « bouddhiste » ou « taoïste ». Quelques lignages spécifiques, notamment celui de « L'Enseignement orthodoxe du Souverain de l'Origine (*Yuanhuang zhenjiao*) » apparaissent assez fréquemment. Le lignage mentionné à l'instant se fonde sur une représentation de Laozi indépendante de celle des écoles taoïstes dominantes, et il est lié à l'usage de talismans et exorcismes à des fins médicales. « L'Enseignement de la montagne des abricotiers (*meishan jiao*) » renvoie pour sa part à un lieu à la fois géographique (la région de confection de la statuaire utilisée) et symbolique (un lieu de passage obligé pour les âmes des défunts), représentation enrichie par une variété de références littéraires et religieuses.
- 7 Le quatrième et dernier chapitre s'ouvre sur une belle description de l'émotion ressentie par qui procède à l'ouverture de la cache qui, peut-être, contiendra le certificat de consécration. Ce dernier peut être lu comme une véritable « base de données » sur la statuette et son contenu confirme l'importance conférée aux donateurs (la réalisation d'une statuette coûte relativement cher, les prix variant d'une époque à l'autre). Pour les représentations de divinités notamment, le certificat comportera aussi la raison pour laquelle la statuette votive a été réalisée : maux physiques en général, évoqués le plus souvent en termes assez vagues. Le certificat s'accompagne d'exorcismes calligraphiés. Se trouve aussi dans la cache la *materia medica* qui « anime » le corps de la divinité – ses viscères, dans la représentation chinoise du corps –, réalisée à partir de matériaux surtout végétaux dont la composition varie d'un endroit à l'autre (la longue discussion sur ce point constitue l'un des apports les plus neufs de l'ouvrage). Le même chapitre abonde en autres précisions qui situent les statuettes dans leur contexte rituel et familial : la détermination des jours fastes pour la consécration de la statue ; le rôle religieux rempli par les sculpteurs ; la disposition de l'autel familial (encore presque partout présent dans la région, au moins dans la première décennie de ce siècle) ; les pratiques cultuelles dont cet autel est le centre ; certains des récits qui, dans la région considérée, accompagnent le culte domestique.
- 8 La conclusion ordonne en un tout le matériau ethnographique que les chapitres avaient distribué. Elle insiste sur les points suivants : la statuaire domestique du Hunan et les usages qui l'accompagnent nous transportent dans un univers cultuel d'abord familial, univers qui associe étroitement ancêtres, maîtres et divinités. Le monde qu'il révèle diffère donc, d'une part de l'univers bouddhiste, de l'autre d'une organisation sociale confucéenne centrée autour du clan (non de la famille immédiate) et des ancêtres (non des divinités). Ce même monde est aussi marqué par la spécialisation technico-religieuse et les rites qui l'accompagnent. Il offre ainsi la vision d'une société religieuse locale marquée d'abord par la pluralité.
- 9 Dans ce panorama très complet, manque peut-être une discussion sur le point suivant : les trois collections étudiées ont été constituées en très grande partie par des acquisitions (l'une d'entre elles, celle du Musée du Hunan, ayant été bloquée par les

autorités avant son exportation vers le marché de Hong Kong, cf. p. 9), et pourtant, près de la moitié des statuettes (ou davantage ?) n'avaient pas fait l'objet d'une déconsécration. Il est certes pratique courante qu'une statuette soit remplacée par une autre. Néanmoins, ce constat aurait pu servir de point de départ à une discussion sur le rapport aux statuettes au cours de la période présente, ou même avant elle. Pareille discussion aurait pu aider à mettre en lumière les transformations qu'on pressent, au-delà des continuités préférentiellement (mais non pas exclusivement) relevées par l'ouvrage.

- 10 Cela noté, on ne peut qu'être admiratif devant l'ampleur et la précision du travail ethnographique présenté, contribution majeure tant à l'iconologie qu'à la connaissance de la religion locale (que l'auteur répugne à qualifier de « religion populaire »). Les renvois aux études ayant eu Taiwan ou la province du Fujian pour cadre sont précieux ; et quelques notations font pressentir que des études similaires sur certaines parties du Sichuan notamment confirmeraient et enrichiraient nombre des points ici débattus. Plus largement, c'est une « géographie des cultes chinois », dans les rapports croisés entretenus d'une région à l'autre au clan et à la famille immédiate, aux ancêtres, aux maîtres et aux dieux, que ce travail invite à poursuivre. Il montre par ailleurs que la délimitation de « systèmes religieux régionaux » tentée par Jiang Wu, Daoqin Tong et Karl Ryavec, dans la lignée de G. William Skinner, ne saurait être simplement fondée sur la distribution des temples bouddhistes, comme le font les trois auteurs cités à l'instant, sans que soient introduites de graves distorsions.
- 11 Il s'agit bien là d'une monographie – et quelques ouvertures comparatives ou discussions lexicales supplémentaires auraient sans doute permis d'élargir son public et sa portée. En même temps, le fait que l'étude se penche d'aussi près sur tout ce qu'un corpus bien délimité est en mesure d'apporter à la connaissance d'une région et de ses pratiques cultuelles constitue sa qualité propre. Et la précision de l'écriture comme de la traduction, le soin apporté au travail d'édition, enfin l'intérêt de l'illustration contribuent aussi à faire de ce livre un ouvrage de référence.